



John Perry

La procrastination. L'art de reporter au lendemain

Éditions Autrement, Collection Les Grands Mots, Paris, 2012, 137 p.

Ce texte du philosophe américain John Perry, professeur émérite de l'université de Stanford, en Californie, traduit par Myriam Dennehy, intéressera tous ceux – s'ils se décident à le lire – qui, par tempérament, ont la propension à remettre à plus tard ce qu'ils se devraient de mettre en œuvre tout de suite ou du moins pensent que ce que l'on attend d'eux c'est qu'ils le fassent *illico presto*. Procrastiner, qui vient du latin *procrastinare*, signifie en effet « remettre au lendemain ».

Le Courrier de l'Environnement de l'INRA s'intéressant au monde de la recherche, il ne pouvait repousser plus longtemps le fait de se pencher sur le phénomène. Souvent considérée comme une forme d'indécision pathologique, la procrastination a donné lieu à une abondante littérature médicale visant à l'éradiquer. L'époque la condamne, à témoin les tourments promis aux chercheurs eux-mêmes, condamnés au PPPP (*Publish, Publish, Publish or Perish*) : peuvent-ils se permettre de prendre le temps de ressourcer leur imagination créative ? La Science en tant qu'Art n'est désormais plus à l'ordre du jour. Les traités médicaux concernant cette grave déviance, nombreux, promettent de guérir cette maladie en 7 ou 10 points c'est selon (si cela vous préoccupe violemment consultez au plus vite Dr. Google). À l'opposé, Oscar Wilde dont la devise est : « Je ne remets jamais au lendemain ce que je peux faire le surlendemain », Mark Twain ou Marcel Proust avouant : « Les difficultés que ma santé, mon indécision, ma 'procrastination', comme disait Saint-Loup, mettaient à réaliser n'importe quoi, m'avaient fait remettre de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, l'éclaircissement de certains soupçons comme l'accomplissement de certains désirs » (*À la recherche du temps perdu*), sont de super-procrastinateurs qui n'écrivent rien sans l'avoir mûrement réfléchi, pesé au trébuchet avec perfectionnisme et pensent avoir leur vie devant eux. Le non-procrastinateur ou la non-procrastinatrice, au contraire, avec Elsa Triolet, craindra toujours l'absence de lendemain : « On devrait toujours se voir comme des gens qui vont mourir le lendemain. C'est ce temps que l'on pense avoir devant soi qui vous tue » (*Luna-Park*). Ce qui, *in fine*, plaide raisonnablement pour l'optimisme du procrastinateur, puisqu'en effet, s'il n'y a pas de lendemain, il n'y a donc plus d'urgence et à quoi bon se presser ?

Le procrastinateur est ainsi un retardataire chronique ce qui ne veut pas dire, les exemples cités plus haut en sont la preuve éclatante, qu'il n'ait aucune occupation. Il se laisse volontiers déborder par des activités annexes qu'il juge non prioritaires ou que son entourage, ou la pression sociale juge comme telles. Suivant des chemins de traverse, lambinant, ajournant, il n'en est pour autant ni un bulleur, ni un glandeur ni un branleur de première, mais quelqu'un qui a la fâcheuse tendance à s'intéresser à tout et une grande difficulté à hiérarchiser les tâches, cherchant ainsi au maximum à s'éviter les corvées c'est-à-dire les urgences, surtout lorsqu'elles sont d'ordre administratif, tout en culpabilisant un max. Je cite John Perry : « Voici des mois que j'aurais dû écrire cet essai. Pourquoi ai-je fini par m'y mettre ? Parce que j'ai du temps libre ? Eh non ! J'ai des copies à corriger, des

commandes bibliographiques à passer, un projet de la National Science Foundation à évaluer et des thèses à rédiger. Si j'ai décidé de me lancer dans cette entreprise, c'est justement pour me soustraire à toutes ces corvées ».

John Perry est donc un procrastinateur mais un « procrastinateur structuré ». Il s'attache à décomposer les tâches à abattre en étapes plus petites et moins exigeantes, « oiseau par oiseau, plume par plume », plus faciles et motivantes car elles lui donnent l'impression déculpabilisante d'avoir beaucoup accompli. Il s'efforce aussi, non de s'interdire, mais de limiter les processus chronophages auquel il se sait enclin comme de consulter internet et toutes les digressions résultantes puisque, s'intéressant à presque tout, tout est susceptible de le distraire. Cette curiosité générale est source d'une grande richesse intellectuelle et le porte à la créativité dans toutes les disciplines qu'elles soient artistiques ou scientifique. Le « procrastinateur structuré » peut ainsi faire énormément de choses mais sa tendance naturelle l'empêche de hiérarchiser les priorités, car il soupçonne, parfois à raison, que certaines pourront disparaître d'elles-mêmes dès le lendemain ou que l'oubli d'une d'entre elles pourrait même s'avérer bénéfique ! Il lui est également impossible d'avoir une organisation verticale, c'est-à-dire de trier, archiver, constituer des dossiers et de les ranger sur des étagères. Il ne peut qu'éparpiller, étaler, empiler la paperasse sur son bureau mais parvient le plus souvent à s'y retrouver. S'il fait alliance avec un(e) collaborateur(trice) incapable de procrastiner, la décision de se mettre enfin au travail ne lui appartient même plus !

Ce livre est un fin plaidoyer en faveur de la « procrastination structurée » et de la déculpabilisation de « l'organisation horizontale ». John Perry n'encourage pas à la paresse mais à la tolérance à des formes d'organisation du travail différentes dont les exemples – le sien, mais aussi ceux de nombreux créateurs et scientifiques – font que ce « défaut », si vous savez l'utiliser à bon escient, peut vous transformer en foudre de guerre dont le dieu est Mars !

Catherine Albertini, MaR/S
